

Alma Mater



JOURNAL INTERUNIVERSITAIRE, PLURIDISCIPLINAIRE & APARTISAN

N° 28

Mai/Juin 2021



Journalmater.fr



DOSSIER DU MOIS

FRANÇAIS.E.S EXPATRIÉ.E.S

ÉDITORIAL

Voyager, voilà un plaisir qu'il est difficile d'assouvir depuis plusieurs mois maintenant. Pour des vacances, un projet professionnel ou simplement découvrir le monde, partir au-delà de ses frontières est un moyen pour chacun de rencontrer de nouvelles communautés, d'en appréhender les coutumes. Après avoir abordé le mois dernier les mobilités de notre siècle, Alma Mater est allé à la rencontre de français.es expatrié.e.s pour raconter leur expérience d'émigré.e.s. Quelle qu'en soit la raison, ces personnes ont quitté la France pour une durée déterminée ou non.

Qui n'a jamais pensé partir de son pays natal pour aller vivre le fameux rêve américain ? Une envie d'ailleurs vous traverse l'esprit, vous pliez bagage, c'est ainsi que débute une nouvelle vie. Certains s'envolent pour des raisons professionnelles comme une évolution de carrière, un stage ou une césure pour l'étudiant. Pour d'autres, au pied du mur, c'est une obligation de s'expatrier pour cause économique ou fiscale.

Malgré tout, faire ses valises et se rendre à l'aéroport ne suffit pas. L'expatriation ne peut se prendre à la légère et doit être préparée en amont. S'expatrier en Suède diffère totalement d'une émigration au Vietnam. Le départ s'organise et se gère en fonction du pays vers lequel on se dirige. Certains exigent un visa tandis que, pour d'autres, la carte nationale d'identité est amplement suffisante. Une entrée sur le territoire américain fait l'objet d'une enquête et exige un visa spécifique par exemple ; et il vous sera demandé de répondre au questionnaire, bien connu, ESTA.

Quoi qu'il vous arrive sur un territoire étranger, n'hésitez pas à vous tourner vers l'ambassade française du pays. Celle-ci vous apportera des conseils et renseignements pour vous installer au mieux et apprécier cette nouvelle vie le plus simplement possible.

Rwanda, Indonésie, Liban, États-Unis, Alma Mater vous emmène partager l'expérience de français de divers horizons dans son nouveau dossier. ●

Garance Sauderais

Sommaire

ENQUÊTE

FAKE NEWS • 06

INTERVIEW

SOPHIE COSATTI, BÉNÉVOLE À ENDOFRANCE • 07

ACTUALITÉS

LE PROCÈS DE DEREK CHAUVIN • 08
RAPPORTS DUCLERT & MUSE
LOI SÉCURITÉ GLOBALE • 09
CRYPTOMONNAIE

TRIBUNE

JEU VIDÉO, UN OBJET CULTUREL ? • 10

SCIENCES

- 11 • LA FABRIQUE DES PANDÉMIES
• DEUXIÈME VOYAGE POUR L'ISS
- 12 • DEEPTIME, VIVRE SANS REPÈRES TEMPORELS

LUDUS

- 12 • ALMAMAMIA
• PHOTO DU MOIS
- 13 • CRITIQUE OCS

CULTURE

- 13 • LA RÉOUVERTURE DES CINÉMAS
- 14 • LE POUVOIR HUMANISANT DE LA LITTÉRATURE
• PEUT-ON SE CULTIVER SUR YOUTUBE
- 15 • LES PODCASTS EN 2021
• LES THÉÂTRES FONT SALLE SOMBRE

DOSSIER

- 02 • BALI EN AMOUREUX
- 03 • GRANDIR À L'ÉTRANGER
- 04 • DE SAN FRANCISCO À BEYROUTH
- 05 • FORESTIER AU QUÉBEC

MINI INTERVIEWS DE FRANÇAIS.E.S EXPATRIÉ.E.S

BALI EN AMOUREUX

Jeune couple d'une vingtaine d'années, Laura et François sont partis vivre en Indonésie, à Bali, il y a quelques mois. Entre péripéties et découvertes, stress et excitation, Alma Mater revient sur leur expérience d'expatriés.

Pourriez-vous vous présenter ? Pourquoi avez-vous quitté la France ?

Laura : Je m'appelle Laura, j'ai 21 ans. On vient de Bordeaux et on a quitté la France suite au projet que j'avais de suivre une formation de *Divemaster* ; François m'a suivie. J'ai toujours eu envie de partir, surtout depuis que j'ai voyagé autour du monde en 2017.

François : Moi j'ai 22 ans... et je m'appelle François (rires). Je suis parti avec Laura afin d'approfondir mon anglais et de suivre une formation de e-commerce.

Pourquoi Bali ? Dans quel état d'esprit étiez-vous au moment de partir ?

Laura : Originellement, on devait partir en Thaïlande mais avec le Covid, nos choix de destination étaient restreints. Je connaissais déjà Bali, j'avais beaucoup aimé et je savais comment la vie s'y déroulait. On avait déjà un pied-à-terre disons, et c'était l'une des destinations possibles au vu des circonstances.

François : Au moment de partir, on était très stressés, par rapport au Covid, aux restrictions. On avait des incertitudes énormes parce que notre vol avait déjà été reporté plusieurs fois ; donc jusqu'au dernier moment, on ne savait pas si on partait. Même durant le voyage, et au moment de passer l'immigration, on a eu beaucoup de péripéties ; c'était incertain.

Laura : Mais on était aussi très excités de partir ! Ça faisait très longtemps que l'on attendait cela.

Quelles étaient ces péripéties ?

François : Le fait que l'on soit resté cinq heures à l'immigration, surtout, parce les règles de l'Indonésie avaient changé durant le vol.



Tukad Cepung waterfall ©Laura Perruchon

Laura : Pile pendant le vol ! Quand on est arrivés, personne à l'aéroport n'avait reçu les nouvelles instructions du gouvernement. On a donc dû attendre qu'ils les aient. Mais comme c'était jour de fête, là-bas, l'immigration était fermée, et ça a pris encore plus de temps. C'était affreux.

Quel est votre meilleur souvenir d'expatriés ?

Laura : Je dirais que c'est le moment où tu découvres un nouvel endroit et qu'il n'y a personne, que tu as le lieu pour toi. Découvrir de nouveaux paysages, la nature, connaître un certain sentiment de nouveauté, d'exploration... c'est ça qui est génial !

François : Mon meilleur souvenir ça a été le jour de mon anniversaire, quand je suis allé nager avec les dauphins et que Laura m'a fait des surprises toute la journée... et que j'ai reçu une petite vidéo adorable de mes amis et de ma famille.

Y a-t-il un aspect de la France qui vous manque ?

Laura : Oui, la nourriture, parce que même si c'est très bon ici, le fromage est cher... et ça nous manque ! Les transports en commun aussi, car il faut se déplacer en scooter et ce n'est pas toujours pratique. Et la sécurité sociale ; ça c'est très important !

Que diriez-vous à quelqu'un qui a peur de sauter le pas ?

Laura : Que s'il peut se le permettre, il faut qu'il le fasse. Il faut tester pour savoir si l'on aime, mais il n'y a rien à perdre. Ce n'est pas quelque chose que l'on regrette ; quand on est vieux, on ne se repent pas d'avoir voyagé.

François : Il vaut mieux avoir des remords que des regrets ! ●

Afin de vous évader, vous aussi, vous pouvez retrouver leurs aventures sur le compte Instagram @lukipo_

Propos recueillis par Colleen Guérinet

GRANDIR À L'ÉTRANGER

Professeurs de lettres et de philosophie, Anne-Laure, Yann et leurs deux enfants, Paul et Lili-Valentine, décident en 2010 de sauter le pas de l'expatriation. Après dix ans d'expatriation, cette famille nous livre leur expérience.

DES FRONTIÈRES INVISIBLES

Bonjour à vous trois, pouvez-vous vous présenter ? Dans quel pays avez-vous vécu ?

Anne-Laure : Bonjour, je suis Anne-Laure, professeure de lettres, et voici mon fils Paul, qui a dix-sept ans et Lili-Valentine qui a quatorze ans.

Paul : Nous avons vécu au Rwanda, en Guinée, en Indonésie et l'année prochaine nous partons pour Marrakech.

Qu'est-ce qui vous a décidé à partir vivre à l'étranger ?

A-L : Mon mari avait envie de voyager depuis longtemps. On voulait se lancer le défi et voir si l'on pouvait s'adapter, vivre ailleurs. Nous étions animés par la curiosité de voir d'autres façons de vivre et rencontrer des personnes qui n'ont rien à voir avec celles que l'on connaissait.

Yann : Le projet scellant notre départ était celui de découvrir le Rwanda. Comprendre comment ce massacre avait pu être perpétré et voir la reconstruction de ce pays.

Avez-vous souvenir d'un de vos départs pour l'étranger ? Comment vous sentiez-vous ?

Lili-Valentine : Je me souviens très bien de mon premier départ : j'avais quatre/cinq ans, j'étais en dernière année de maternelle et on partait au Rwanda. J'étais petite donc je ne comprenais pas trop pourquoi on partait mais j'étais fascinée parce que je prenais l'avion pour la première fois. Puis j'étais excitée à l'idée de me faire de nouvelles copines à l'école.

Quelle a été l'expérience la plus enrichissante, ou l'un de vos meilleurs souvenirs, d'expatriation ?

L-V : Il est difficile de ne donner qu'un souvenir. L'expatriation est la meilleure chose qui me soit arrivée. C'était incroyable de pouvoir voyager dans les pays alentours pendant les vacances. J'étais fascinée par tout ce qui se passait et le changement ne m'a jamais gênée, au contraire. Après, la

Guinée a été un moment très compliquée parce qu'on devait rester enfermé à cause d'Ebola. En terme esthétique, les paysages indonésiens sont à couper le souffle. C'était très enrichissant de pouvoir découvrir des paysages comme ceux-là. Mais le Rwanda restera mon pays de cœur. Malgré la misère à cause du génocide, ce pays est un exemple à suivre avec des gens généreux et accueillants.

Y : Je pense plus à un sentiment qu'à un souvenir en particulier : celui que tout est possible à l'étranger. On se sent vivre intensément, surtout au Rwanda.

A-L : De manière générale, mes meilleurs souvenirs sont basés sur la rencontre avec l'autre. Je pourrai parler des rencontres à Nyamata (Rwanda) avec des rescapés



©Lou ATTARD

du génocide et de vivre un Noël avec eux. L'année d'après nous passions Noël dans le parc national de l'Akagera au milieu des animaux sauvages. Vivre cette fête traditionnelle différemment chaque année, dans un cadre tropical avec du soleil et dans la mer transparente avec des poissons autour de nous, c'est un super beau souvenir.

P : J'ai appris l'indonésien et ça m'a permis d'avoir des conversations incroyables avec

les locaux. Il ne faut pas être déstabilisé par la barrière de la langue. Mais au Rwanda, j'ai des souvenirs fous des musées du génocide et la rencontre avec la communauté belge qui est très grande. Voir toutes ses familles avec des fonctionnements différents de nous m'a beaucoup appris.

Quel aspect de la France vous manquait le plus ?

A-L : Ce qui nous manque le plus à l'étranger, c'est avant tout la famille et les proches. Ne pas pouvoir les voir aussi souvent, être coupé d'eux et vivre avec l'idée que si quelque chose se passe, on n'est pas forcément là facilement. L'éloignement de nos racines à chaque départ est sans aucun doute ce qui est le plus compliqué à vivre pour moi.

Est-ce qu'avoir grandi en expatriation vous a donné envie de vivre à l'étranger plus tard ?

L-V : Grandir en expatriation m'a donné le goût du voyage et je ne me vois pas rester toute ma vie au même endroit. Je cherche à faire un métier qui me permettrait de partir.

P : Vivre à l'étranger c'est toute une ambiance et être toujours en découverte. Puis le fait de vivre dans un pays qui est loin de nos repères culturels, c'est incroyable ! Tout est source d'émerveillement. Le principe de la communauté des expatriés me plaît aussi beaucoup.

Si vous pouviez conseiller un pays, parmi ceux où vous avez vécu, pour l'expatriation, lequel serait-il ?

A-L : L'Indonésie a été une découverte incroyable : les paysages sont somptueux, il fait beau toute l'année. Les élèves ont un rapport extrêmement doux aux professeurs, j'ai pu exercer mon métier dans des conditions idéales. C'est le pays où l'expatriation a été la plus facile à vivre. Mais un pays difficile comme la Guinée, où c'est très pollué et où on est obligé d'aller à la rencontre d'une

culture très différente, nous a aussi apporté beaucoup de choses.

Y : Je suis assez d'accord ! L'Indonésie est un pays doux : jamais trop chaud, ni trop froid, les gens sont très joyeux. Tout se fait au bénéfice de tous là-bas. ●

Propos recueillis par Lou Attard

EXPATRIÉ FRANÇAIS DE SAN FRANCISCO À BEYROUTH

Une aventure familiale et sportive

Baptiste Schavsinski, 18 ans, parti de France à 12 ans pour San Francisco puis pour Beyrouth nous accorde une interview sur son expérience d'expatrié français.

Dans quel état d'esprit étais-tu au moment où tu as quitté la France ?

J'e suis parti après ma 6ème pour les États-Unis (EU) où je suis resté cinq ans, puis l'été dernier pour le Liban. Mon père est professeur de maths, c'est grâce à lui que nous avons eu ces opportunités d'expatriation. Au début, je n'avais pas envie de quitter la France, tout ce que je connaissais, mes amis et ma famille. Pour autant, j'étais assez excité de partir dans cette aventure familiale avec ma sœur et mes parents. Aucun de nous ne connaissait San Francisco ou Beyrouth, mais ça me paraissait être une belle opportunité pour apprendre l'anglais notamment.

Comment se déroule ton parcours scolaire en expatriation ?

J'ai un parcours particulier, je suis arrivé en 5ème et ne me suis pas vraiment plu dans le lycée français. Je trouvais qu'il n'y avait pas assez de temps pour les activités sportives : 30 minutes de bus pour 45 minutes de pratique. Le sport a toujours été très important pour moi qui fais du rugby depuis que j'ai cinq ans. Je voulais passer ma 4ème dans le système étasunien, mes parents m'y ont encouragé. Je suis entré au *College* puis en *High School*. Le campus était totalement différent, le lycée français est très petit. Mon école avait deux terrains de foot US, un gymnase pour le basket, un terrain de football. Quand je suis arrivé, je me suis mis au foot américain. J'alternais entre la saison de foot US d'août à novembre, entraînements tous les jours, matchs samedi, dimanche repos, le tout ponctué de séances de musculation, puis la saison de rugby de janvier à mai. Je faisais du sport toute l'année ce qui m'a malheureusement valu une blessure. J'ai pu conserver les valeurs du sport qui me sont chères. En revanche à Beyrouth, je suis dans le système scolaire français. J'ai redoublé ma première pour reprendre les matières et les programmes selon notre système.

Comment s'est passé le passage de San Francisco à Beyrouth ?

Je devais revenir en France pour entrer dans une académie de rugby mais avec ma blessure cela ne s'est pas fait. C'était le Liban ou le Canada, mes parents ont choisi le Liban. Quand ils me l'ont dit, j'ai appréhendé



©Baptiste SCHAVSINSKI

à cause de l'explosion à Beyrouth et de la crise, mais nous y voilà depuis un an. C'est une culture totalement différente de la France et des EU. Je suis au lycée français où le niveau des élèves est exceptionnel. Ici, l'école est très importante. Les bons résultats sont autant de moyens de quitter le Liban. Cela reste compliqué de me faire un véritable avis puisque nous sommes arrivés en plein Covid-19. J'attends beaucoup de l'année prochaine puisque celle-ci a été très frustrante. Je ne connais pas beaucoup de monde ici. Mon meilleur ami, Sam, est un français arrivé en même temps que moi à Beyrouth. Le Liban est un pays chaleureux et festif mais

nous n'avons pas pu en profiter pleinement. Je voudrais vivre une année à 200%. Comme c'est un petit pays, nous voyageons beaucoup : au sud, la frontière israélienne et ses plages, à l'opposé la montagne et les stations de ski. Je joue toujours au rugby, à 13, avec l'équipe nationale et nous affrontons bientôt la Syrie.

Y-a-t-il un aspect de la France qui te manque ?

La culture française me manque vraiment ; les longs repas à table avec la famille par exemple. Pour les EU, tout ce que l'on voit dans les films c'est leur idéal mais mes amis ne dînent pas avec leur famille. Chez moi nous sommes ensemble à table sans téléphone et on se parle. Mon meilleur ami à Beyrouth est français, nous avons le même humour franchouillard. Le saucisson et la raclette me manquent aussi, cela faisait 5 ans que je n'en avais pas mangé. Nous en avons trouvé au Liban, c'était incroyable.

Ton meilleur souvenir d'expatrié ?

Pour San Francisco, c'est le dernier été que j'y ai passé avec tous mes amis, le dernier été, la dernière année. C'était super spécial avec le Covid. Nous sommes partis au Lac Tao et avons fait le 4 juillet là-bas. J'étais triste de partir, mais c'était un été magique. Pour le Liban c'est compliqué, j'y vis depuis 1 an, mais ce serait un week-end à la montagne avec des amis. La station fermée avec le Covid avait rouvert mais le soir même on apprenait la fermeture des pistes à cause de l'affluence.

Que dirais-tu à quelqu'un qui a peur de sauter le pas ?

Forcément tu vas te poser des questions ; quitter sa famille, ses amis... Mais aujourd'hui tout est plus facile avec les réseaux sociaux. Nous avons ma grand-mère toutes les semaines en *Facetime*. Partir reste une expérience de vie et on se rend compte de toutes les chances qu'on a en France, comme la santé publique. On se nourrit de chaque pays mais sommes heureux de revenir aussi. ●

Propos recueillis par Clémence Verfaillie-Leroux

JAQUES ROBERT

Forestier au Québécois

Raconte-nous ce qui t'a décidé à faire ta vie au Canada : quand es-tu parti et pourquoi y es-tu resté ?

Ça remonte à 50 hivers, je suis arrivé au Canada en septembre 1970. J'avais 20 ans. Je voulais étudier à l'Université Laval de Québec, la seule fac de foresterie et géodésie francophone d'Amérique du Nord à l'époque. Après mes études, je suis entré au Ministère des Terres et Forêts du Québec en 75 comme coopérant - sorte de service civil à l'étranger. C'est aussi à cette époque, que j'ai rencontré Micheline, ma conjointe et je suis resté au Québec. Une nouvelle loi autorisait tous les gens arrivés au Canada avant 1975 à demander la citoyenneté canadienne sans avoir à rentrer dans leur pays d'origine. J'ai donc les deux nationalités et notre fille aussi.

Peux-tu nous en dire un peu plus sur le métier que tu exerçais ?

J'étais ingénieur forestier et j'ai surtout travaillé au service des petits propriétaires forestiers. J'ai fait une bonne partie de ma carrière dans un programme qui visait à réunir différents intervenants sur un grand territoire forestier pour harmoniser ses utilisations. On y retrouvait les industriels, les autochtones, les chasseurs et pêcheurs, les ornithologues, les villégiateurs, le monde municipal, etc. Ici, la présence des Premières Nations est de plus en plus considérée et leur utilisation traditionnelle du territoire est prise en compte.

Ça fait maintenant presque 10 ans que je suis à la retraite et j'ai la chance de « prendre une marche » tous les matins dans le bois avec mon chien !

Quelles sont les plus grandes différences que tu remarques entre la vie au Québec et celle en France ?

Au Québec, on peut avoir l'impression qu'on est « chez nous » : le pays étant francophone, ça n'est pas vraiment comme si on arrivait à l'étranger. On connaît la langue et donc on

a l'impression que tout est pareil. Mais c'est seulement avec le temps, dans le quotidien, qu'on se rend compte qu'il y a une différence culturelle implicite mais importante au-delà du vocabulaire. Par exemple ici les repas c'est « déjeuner », « dîner », « souper », et non pas « petit-déjeuner », « déjeuner », « dîner » et les horaires ne sont pas les mêmes... je me suis déjà fait avoir quand j'étais invité par des amis!



culturelles omniprésentes comme en France. Le pays est jeune et son patrimoine culturel est encore en construction. Ceci dit, les contacts et relations avec les gens sont très faciles et les liens solides. L'usage répandu du tutoiement facilite grandement les rapports notamment en milieu de travail.

Il y a des choses qui te manquent de la France ?

Pas vraiment sauf la nourriture ! Mais les choses évoluent, par exemple, le camembert en conserve que j'ai connu au début a fait place à une belle variété de très bons fromages. La baguette et les croissants du matin ne sont pas monnaie courante mais je me console quand je mange du crabe des neiges ou du homard frais, ce qui n'est pas donné à tout le monde chez vous.

Comment survit-on à un hiver canadien ?

L'hiver, on a quand même 5-6 mois de neige. Par contre on est très bien équipé. Les maisons sont très bien isolées et vu qu'il fait un froid sec, je porte seulement un gros manteau sur un T-shirt pour aller dehors. Pour moi, ça n'a jamais été un handi-cap, au contraire. L'hiver est très beau et extrêmement lumineux grâce à la neige.

Pour toi, quels sont les lieux à visiter quand on vient au Canada ?

©Jacques Robert

Les Québécois t'ont-ils réservé un bon accueil ? Comment vis-tu ton statut d'expatrié français ?

Oui, absolument même s'il y avait à l'époque ce qu'on appelle l'image du « maudit français ». Une méfiance entretenue par le comportement des français qui arrivaient en donnant l'impression de tout savoir et d'entrer en terrain conquis, comme si le Québec était une colonie de la France. C'est un peu l'image que l'on a des « parisiens » face aux « provinciaux ». Il n'y a pas ici, de références

Dans la tête des touristes, il faudrait être le matin à Montréal et l'après-midi aux Chutes du Niagara dont la réputation est surfaite. Ce dont on ne se rend pas forcément compte c'est que les distances sont énormes. Il existe beaucoup de sites de moindre envergure tout aussi intéressants. La ville de Québec est magnifique et le fleuve Saint-Laurent est très impressionnant. Il faut profiter de l'espace et de la nature. Quand je retourne en France, je me sens parfois un peu opprimé par la densité des maisons et les lieux qui grouillent de monde. ●

Propos recueillis par Olivia Dujardin

FAKE NEWS, DÉSINFORMATION

le culte de l'ignorance

Internet est un outil exemplaire qui a donné un renouveau démocratique à nos sociétés. En effet, l'apparition des réseaux sociaux a permis de diffuser les informations à une échelle inégalée où la connaissance est gratuite et accessible à tous. Pour autant, vivons-nous dans l'âge d'or du savoir ? Rien n'est moins sûr, car la viralité et l'abondance de l'information ont permis d'accroître des phénomènes de désinformation. *Fake news*, rumeurs, campagnes de désinformations ou encore théories du complot sont des dérives qui ont nettement gangrené internet et les réseaux sociaux. En 2019, on compte plus de 45,5 millions de *tweets* ayant relayés ou commenté une *fake news* alors que le chiffre ne s'élevait qu'à 35,4 millions en 2018. La sur-information à laquelle nous sommes livrés provoque une fatigue cognitive où il est difficile de démêler le vrai du faux.

LE DANGER DU COMLOTISME ET DES FAKE NEWS

On observe par exemple de nombreuses théories du complot qui fleurissent sur Internet. Ce phénomène est apparu après l'attentat du 11 septembre 2001 où l'émergence de théories fumeuses a engendré une réouverture du dossier. Depuis, chaque enquête fait l'objet de remises en question. Le soir qui a suivi l'attaque du 07 janvier 2015, cent rumeurs différentes circulaient et remettaient en question les informations des journalistes.

Plusieurs problèmes expliquent la montée en flèche de la désinformation. La première difficulté est liée à l'usage de notre esprit critique. Effectivement, la démocratie dans laquelle nous vivons nous offre une liberté de tout questionner et critiquer. Toutefois, ce comportement développe un esprit paranoïaque chez les citoyens qui, à force de douter de tout, finissent par ne plus croire en rien. Notre société exige impérativement la transparence du débat public, auquel cas son absence peut vite paraître suspecte pour les partisans des théories du complot qui souhaitent mettre la lumière sur ces zones d'ombres où le hasard n'a pas sa place. Si ces théories dissidentes peuvent parfois prêter à rire, elles sont de plus en plus bruyantes : par exemple, la culture *illuminati* aux États-Unis a complètement imprégné la culture populaire.

En outre, elles ont des conséquences dangereuses comme la radicalisation extrémiste, avec les jeunes qui se radicalisent sur internet pour partir en Syrie. La crédulité de ces jeunes les conduisent à absorber au premier degré tout ce qu'ils lisent en pensant comprendre les vrais enjeux mondiaux dissimulés.

LA PRESSE EN CRISE

La culture de la dérision des médias est également un fléau pour l'information. Aujourd'hui, avec l'abondance d'informations dont nous disposons, tout le monde peut s'improviser journaliste en oubliant

« En 2019, on compte plus de 45,5 millions de tweets ayant relayés ou commenté une fake news alors que le chiffre ne s'élevait qu'à 35,4 millions en 2018. »

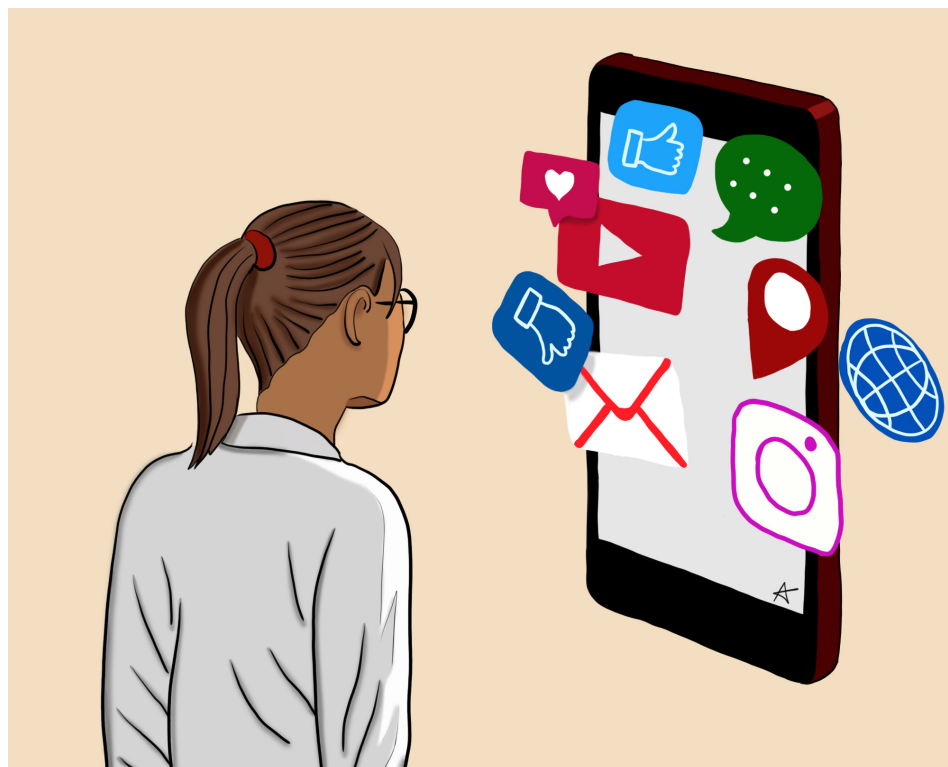
que le cœur de ce métier est la recherche, le professionnalisme et la vérification de chaque source. Des émissions comme *On n'est pas couchés* ou *Touche pas à mon poste* pratiquent l'*infotainment* (mixte entre information et *entertainment*). On y débat autour de sujets d'actualité que personne ne maîtrise réellement et où chaque parole est écoutée au même titre. Cela renforce le contact direct avec l'information et montre que l'on peut se passer des informations sans la présentation d'un journaliste qualifié.

LA DÉSTABILISATION DE LA DÉMOCRATIE

À l'échelle internationale, des campagnes de désinformation sont distribuées massivement par les puissances étrangères. Philip Howard écrit dans *Lies Machines* qu'à l'heure actuelle, environ soixante-dix gouvernements disposent d'équipes de désinformation qui agissent sur Internet. La Chine emploie ainsi deux millions de personnes pour faire une véritable propagande du gouvernement. En Russie, la moitié de la « conversation » sur Internet est générée par des machines à mensonges qui ont été programmées pour tenir des discours cohérents destinés à des publics précis, affirme Howard.

Pour lutter contre la désinformation, la propagande et les fake news, des « armes » sont pensées. Tels « *CrossCheck* », « *Décodex* » ou « *arme anti-intox* », des outils permettront d'identifier et vérifier les contenus qui circulent en ligne, qu'il s'agisse de photos, de vidéos, de commentaires ou de sites d'actualités. Toutefois, il est de la responsabilité de chacun de cultiver son esprit critique et de prendre le temps de vérifier les sources en cas de doute avant de relayer une information. Internet est un outil formidable dont il faut se servir avec précaution et n'en tirer que le meilleur. ■

Clémence Trouvé



© Arriane Tassin @aria_tssn

SOPHIE COSATTI

Bénévole EndoFrance

Bonjour Sophie Cosatti. Pouvez-vous vous présenter ?

Je suis bénévole pour l'association *EndoFrance* depuis le mois d'août 2020. Je suis sophrologue depuis peu, j'ai entamé une reconversion professionnelle récemment. Étant atteinte d'endométriose, je rencontrais des difficultés dans ma vie professionnelle pour réussir à tout faire coller. J'ai tout mis à plat — mes contraintes et mes points forts — pour trouver un métier qui me plaise et dans lequel je m'épanouisse. Finalement, c'est l'endométriose qui a été le moteur de cette réflexion.

Pouvez-vous présenter l'endométriose ? Quels sont les symptômes les plus récurrents ?

L'endométriose, qui est dite gynécologique, est la présence de tissus semblables à l'endomètre en dehors de l'utérus. Ces tissus peuvent se loger dans les organes voisins mais peuvent aussi s'éloigner de cette zone pour venir se loger au niveau du nombril, du diaphragme, etc. Le symptôme le plus partagé par les femmes atteintes d'endométriose est la douleur, en général plus forte au moment des règles mais qui peut devenir chronique.

Comment EndoFrance agit pour cette maladie ? Quelles actions mettez-vous en place pour informer ou sensibiliser ?

EndoFrance a pour slogan: « *Soutenir, Informer, Agir* ». Le rôle que l'association endosse en priorité est de soutenir les femmes atteintes d'endométriose, mais aussi celles qui pensent l'être, car le problème majeur de cette maladie est le diagnostic tardif et le manque d'écoute. Des événements sont organisés partout en France : des rencontres amicales, des conférences avec des médecins et des praticiens de santé, qui vont apporter des informations importantes, des ateliers découvertes (sur des pratiques alternatives ou complémentaires pour réduire le stress par exemple). En 2019, nous avons organisé plus de 450 événements en France et en 2020, nous étions à 350 événements en visioconférence. Nous sommes très sollicités : l'année dernière nous avons reçu plus de 50 000 mails, et nous répondons à chacun d'entre eux. Pour ce qui est d'informer, le site internet et les campagnes de pubs réalisées grâce à la marraine de l'association, Laetitia Milot, nous permettent de transmettre beaucoup d'informations et mettre au jour la maladie. Pour la partie agir, cela repose surtout beaucoup sur les dons ; *EndoFrance* vit des dons privés et des adhésions. On désire rester indépendant donc on ne se lie pas aux laboratoires pharmaceutiques. Grâce à tous ces dons, on a pu verser 200 000 € à des projets de recherche depuis 2016.

Comment devenir bénévole ? Quel est le rôle des bénévoles ?

C'est assez simple, il faut écrire aux membres via le site (« *Devenir bénévole* »), puis expliquer ses motivations lors d'un premier contact. Cela demande beaucoup de disponibilités et de travail, il est important de le savoir en amont. Il y a environ 120 bénévoles dans l'association.

« ...le problème majeur de cette maladie est le diagnostic tardif et le manque d'écoute. »

Vous avez mentionné des ateliers et des conférences avec des praticiens de santé, etc. Quel lien l'association et les bénévoles entretiennent-ils avec les malades et le corps médical ?

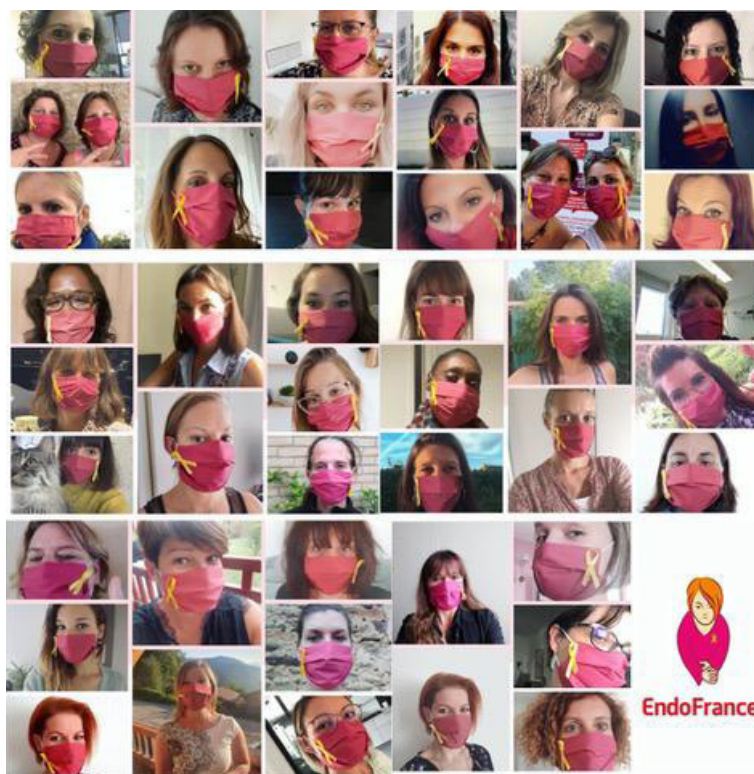
Tout d'abord, il y a le comité scientifique d'*EndoFrance*, avec des médecins reconnus pour leur compétence en endométriose. Ils permettent de valider scientifiquement chaque information à disposition sur le site et répondent à nos questions. Nous faisons aussi des permanences dans les hôpitaux ou les cliniques et les femmes peuvent venir directement vers nous et peuvent nous poser toutes les questions qu'elles souhaitent. Nous sensibilisons aussi dans les collèges et les lycées et proposons des formations pour les infirmières scolaires.

Le Ministre de la Santé Olivier Véran a annoncé en mars 2021 la création d'une stratégie nationale contre l'endométriose. Quelle est la place d'EndoFrance dans ce projet ?

Des groupes de travail ont été mis en place afin de couvrir les différents axes de la stratégie, et *EndoFrance* dispose d'une représentation dans chaque groupe. L'INSERM fait également partie de ce projet. Des « *filières endométriose* » régionales sont en cours de création : elles seront composées de médecins reconnus dans leur prise en charge de la maladie, ce qui constituera un vrai atout pour les femmes.

Merci à Sophie Cosatti et à EndoFrance pour cette interview. Pour plus d'informations : <https://www.endofrance.org/>

Lou Attard et Chloé Touchard



© Association EndoFrance - Sophie Cosatti

ACTUALITÉ

LE PROCÈS DE DEREK CHAUVIN

Le 28 Mars s'ouvrait le procès de Derek Chauvin, le policier accusé du meurtre de George Floyd il y a un an. Retour sur ces semaines intenses et historiques.

L'accusé est sorti du tribunal menotté et silencieux. Après trois semaines de procès et dix heures de délibération, Derek Chauvin a été déclaré coupable d'homicide involontaire et de violences volontaires, et encourt jusqu'à 40 ans de prison. Le verdict, retransmis en direct à travers le pays, a été salué avec émotion et constitue pour beaucoup une décision historique.

Durant trois semaines, les témoins de la scène se sont succédé à la barre, aux côtés des experts médicaux et des spécialistes de la violence et des règlements internes à la police. Parmi les moments marquants du procès, l'intervention de Medaria Arradondo, chef du département de police de Minneapolis, qui a réprimandé D. Chauvin en soutenant que celui-ci avait enfreint les règles de sa profession. Pour l'avocat du prévenu, l'officier a été victime d'une situation « stressante » renforcée par la présence des passants, qui l'ont distrait et l'ont empêché de porter assistance à George Floyd. De son côté le procureur a soutenu que le policier avait fait un usage excessif de la force, et a insisté sur la durée (plus de neuf minutes) pendant laquelle G. Floyd avait été maintenu au sol, suppliant l'officier de le laisser respirer.

S'il s'agit bien de juger Derek Chauvin, le procès a pour beaucoup un sens plus large. Le mouvement *Black Lives Matter* lutte depuis plusieurs années contre le racisme, notamment au sein des forces de l'ordre, et pour une réforme du système policier. La médiatisation de l'affaire George Floyd fait apparaître le verdict comme une victoire, mais elle a un goût amer pour beaucoup d'afro-américains. Le len-

demain du verdict avait lieu l'enterrement de Daunte Wright, jeune afro-américain abattu au volant de sa voiture lors d'un banal contrôle routier par une policière qui a déclaré avoir confondu son arme avec son taser. C'est donc sans surprise mais avec colère que le public a appris la demande d'appel de Derek Chauvin, qui conteste le verdict car des membres du jury ont participé à des manifestations antiracistes. S'il y a peu de chance que cette demande aboutisse, il est indéniable que le procès marque un tournant dans l'histoire du pays, sans toutefois faire taire la vague de mobilisation qui est née il y a un an. ◆

Chloé Touchard



Portrait mural de George Floyd par Eme Street Art au Mauerpark de Berlin, Allemagne

LES RAPPORTS DUCLERT ET MUSE

la France face à sa responsabilité dans le génocide rwandais

Depuis le génocide rwandais de 1994, la responsabilité française dans ce massacre n'a jamais été déterminée. Malgré les nombreux témoignages de soldats français et des archives compromettantes, le voile n'a été levé que récemment avec la publication du rapport Duclert et Muse.

SUR QUOI PORTE LE RAPPORT DUCLERT ?

Remis à Emmanuel Macron le 26 mars dernier, le rapport Duclert pointe les « responsabilités accablantes de la France, qui n'a rien compris, qui n'a pas mesuré la gravité de son action

au Rwanda, et qui a contribué au processus génocidaire sans le savoir (...). » Ce rapport est le fruit de deux ans d'analyse d'archives, sur la période de 1990-1994, d'un comité présidé par l'historien français Vincent Duclert. Il met en avant le soutien du président François Mitterrand au président hutu Juvénal Habyarimana, le manque d'écoute des lanceurs d'alerte, le refus d'arrêter des génocidaires et les « dérives institutionnelles ». Il invoque une France responsable mais pas complice. Selon Jean-Paul Kimonyo, ancien conseiller du président rwandais, Paul Kagamé : « Le rapport adopte une définition très étroite de la notion de complicité. Or, on peut être complice de génocide sans partager l'intention génocidaire (...) ».

LE RAPPORT MUSE, LA RÉPONSE RWANDAISE

Le Rwanda a répliqué rapidement avec la rédaction du rapport Muse — intitulé « *Un génocide prévisible : le rôle de l'État français*

en lien avec le génocide contre les Tutsi au Rwanda » et mené par un cabinet d'avocats américains. Ce n'est pas le premier rapport délivré par Kigali sur la responsabilité française. En 2008, le rapport de la commission Mucyo, très controversé, accusait la France d'avoir participé à la formation des milices rwandaises, les interahamwes, dès 1992. Pour Vincent Biruta, le ministre des Affaires Étrangères, le rapport Muse comble le vide établi par le rapport Duclert en spécifiant les « responsabilités accablantes » françaises. Il insiste sur les responsabilités politiques plutôt que militaires.

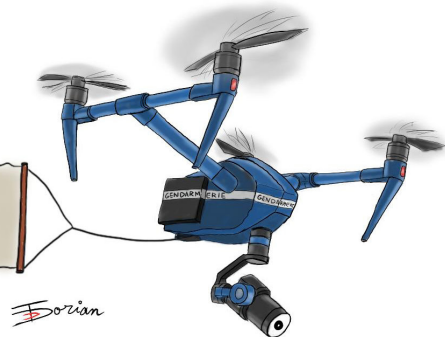
Le rapport Duclert s'inscrit dans le devoir de reconnaissance et de mémoire français comme le rapport Stora. « Si vous comprenez le passé, ça veut dire que vous pouvez construire un avenir ensemble. », explique Vincent Biruta. Un nouveau souffle est insufflé dans les relations franco-rwandaises mais les associations attendent plus qu'un rapport et réclament des actions concrètes. ◆

Lou ATTARD

« ...on peut être complice de génocide sans partager l'intention génocidaire (...). »

LOI SÉCURITÉ GLOBALE

La loi définitivement adoptée



La loi controversée a été adoptée à l'Assemblée nationale le 15 avril dernier. Cette version, en partie remaniée par le Sénat, renforce les pouvoirs de la police.

Portée par les députés La République en Marche Jean-Michel Fauvergue et Alice Thourot, cette loi vise un continuum de la sécurité. Ce dernier serait assuré par l'extension des pouvoirs des policiers municipaux et des agents de sécurité privés ainsi que par une exploitation des moyens de surveillance.

Les drones, les caméras-piétons (équipées sur les policiers et gendarmes) et la vidéosurveillance font désormais partie intégrantes de l'arsenal des forces de l'ordre : des drones pourront être déployés, sur décision du préfet, à des fins de prévention, mais aussi en cas d'opérations de maintien de l'ordre et de poursuites pénales. La question du respect de la vie privée et de l'information du public a inquiété la Commission nationale de l'informatique et des libertés (CNIL) et plusieurs parlementaires, entraînant l'interdiction de toute reconnaissance faciale automatisée.

Par ailleurs, les policiers municipaux pourront consulter librement les images des caméras de surveillance. Des conventions avec des bailleurs seront également établies pour faciliter la transmission des

images de certains immeubles collectifs, en cas d'« occupation » des lieux. Enfin, le Sénat a refusé la possibilité de publier des images tirées des caméras-piétons pour « l'information du public » afin d'éviter une « guerre des images » entre la police, les réseaux sociaux et les médias.

Une autre mesure importante renforce les prérogatives des policiers municipaux, désormais habilités à constater par procès-verbal la vente à la sauvette, la conduite sans permis ou encore la consommation de stupéfiants. Ils pourront aussi immobiliser un véhicule ou saisir des objets.

Le controversé article 24 n'interdit plus explicitement la diffusion de photos des forces de l'ordre. Il sanctionne de cinq ans de prison toute « provocation à l'identification » de ces derniers et de leurs proches, « dans le but manifeste qu'il soit porté atteinte à son intégrité physique ou psychique ». La diffusion malveillante de ces images reste donc pénalisée. ●

Margot Simmen

LA CRYPTOMONNAIE

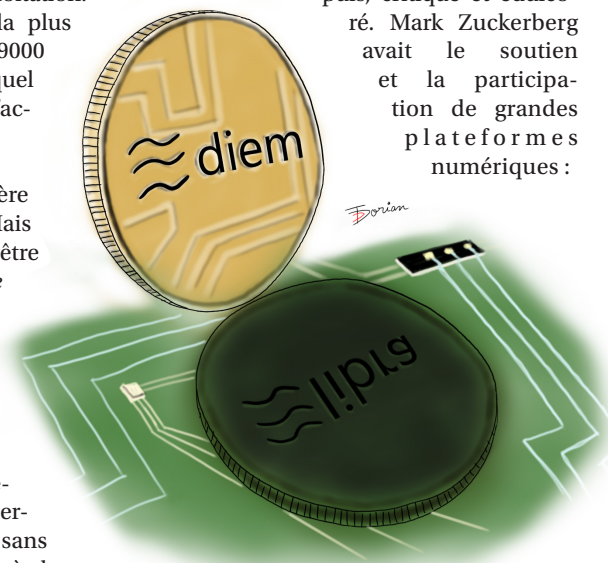
ou la finance de demain? L'errance de Libra

De nos jours, cette monnaie virtuelle semble poursuivre sa démocratisation. Elle en séduit plus d'un par sa facilité d'acquisition et d'exploitation. Le Bitcoin est la cryptomonnaie la plus connue, mais il en existe plus de 9000 selon le site *CoinMarketCap*, sur lequel nous pouvons suivre leur cours d'actions en bourse.

Bitcoin a une capitalisation boursière de 991,707,587,011 € au 6 mai 2021. Mais cette monnaie n'est pas la seule à être si compétitive, *Ethereum*, *Binance Coin*, la rejoignent dans le top trois des cryptomonnaies actives dans le monde. Cependant, la diversité des cryptomonnaies en fait un objet particulièrement complexe. Chacun peut farmer différentes cryptomonnaies simultanément. Elles sont générées par des serveurs (des blocs ou *pools*), calculant sans cesse puis sont sauvegardées grâce à des *blockchains*. Ultra-connection et numérique riment donc avec monnaie virtuelle, aubaine que Mark Zuckerberg tente de saisir.

Le PDG de Facebook, déjà controversé, s'est engagé dans la création de sa propre monnaie

virtuelle : *Libra*. Son projet d'application de crypto-monnaie universelle évoqué en 2019 a largement été discuté depuis, critiqué et édulcoré. Mark Zuckerberg avait le soutien et la participation de grandes plateformes numériques :



Uber, Spotify, Visa-Mastercard, Free ou Paypal, qui s'est retiré du projet. Cette monnaie virtuelle devait s'adapter aux monnaies locales pour viser des marchés tels que le Brésil, l'Argentine

ou l'Inde où la monnaie reste fragile. Mais *Libra* suit un chemin semé d'embûches.

La peur que le géant Facebook, au scandale de *Cambridge Analytica*, vienne concurrencer les monnaies établies comme le Dollar, l'Euro, la Livre sterling et le Yen, fait trembler les régulateurs (Congrès étasunien, Parlement européen). Pour rassurer, le PDG de Facebook a choisi de faire dépendre entièrement son système d'une association à but non lucratif basée en Suisse, *Libra*. Pour réguler le réseau, il opte également pour un système « permissionné » pour sa *blockchain*, dépendant uniquement de ses partenaires et associatifs. Censée être lancée en 2020, elle est finalement repoussée puis changée par *Diem*, adapté aux craintes des régulateurs, qui devrait être testé courant 2021.

Le chemin reste complexe pour cette nouvelle monnaie qui se veut concurrente du Bitcoin déjà bien implanté. Affaire à suivre. ●

Clémence Verfaillie-Leroux

LE JEU VIDÉO, UN OBJET CULTUREL ?

Le jeu vidéo, dans sa matérialisation physique, peut être considéré comme un objet culturel.

En effet, tous les composants permettant de jouer aux jeux-vidéos relèvent du design industriel ; cette discipline qui, selon l'*Encyclopaedia Universalis*, « s'occupe de la disposition et de la forme des organes dans l'espace et dans le temps ». Les produits du design sont ensuite enrobés dans un discours commercial qui fonde un imaginaire leur étant relié. De plus, avec le recul, certains imaginaires entourant ces objets se muent en la représentation d'une époque particulière, à la manière de certains objets comme le *Polaroid* ou de véhicules emblématiques comme la *Citroën DS*. La forme et l'utilisation de ces objets ne sont ainsi pas anodines : elles représentent des valeurs et construisent une certaine culture.

Pour mettre l'emphase sur l'importance de l'objet, on peut parler de *Sega* et *Nintendo* qui en 2017 sortaient des versions « mini » des consoles *Megadrive* et *Super NES*. Ainsi, le consommateur dispose d'une centaine de jeux rétros embarqués sur la console

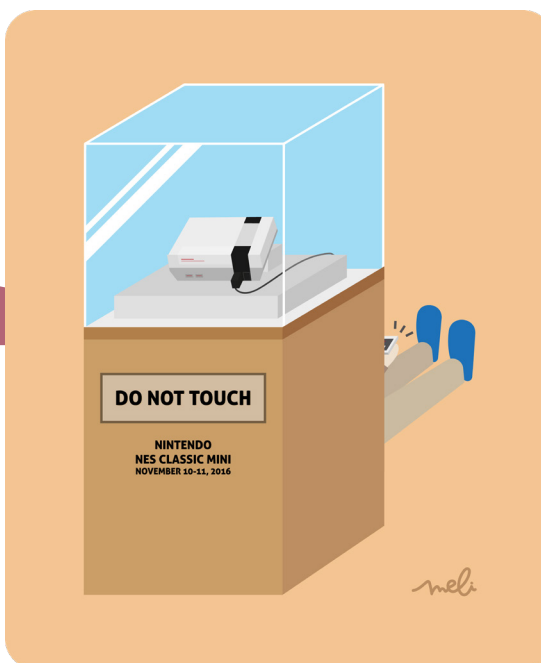
LE POUR

Depuis quelques décennies, et notamment grâce à l'essor de la technologie, les jeux vidéo sont devenus un incontournable. Tout le monde, ou presque, joue à un jeu vidéo. Ainsi, cette émergence a créé un profond questionnement du statut même du jeu vidéo. Certains seraient tentés d'en faire un objet culturel, alors que, pour une majorité de français.e.s., ce n'est pas le cas. Rappelons que lorsque l'on parle d'objet culturel, on évoque ici le fait qu'il s'agisse d'un objet non naturel, appartenant à une culture et créant de ce fait du sens et un point commun entre des individus ; c'est par exemple le cas pour une peinture.

« les jeux vidéo sont une culture audiovisuelle immatérielle »

par l'utilisation d'un simple disque dur. Mais alors que la technologie est, elle, toujours semblable. Le boîtier en plastique à la forme d'une console rétro, lui, crée toute la valeur ajoutée. Il propose aux joueurs, comme le dit *Nintendo*, de « revivre l'époque mythique du jeu vidéo ! » C'est bien là que l'on se rend compte de l'importance de l'objet dans la constitution de la culture de toute une génération. Par ailleurs, le design des consoles en dit long : celles de *Nintendo*, destinées à un public plus familial, ont souvent un aspect arrondi et débonnaire. De l'autre côté, celles de *Sony*, ou de *Sega* à l'époque, prennent une attitude plus axée sur la performance, avec des coloris noirs et des lignes aérodynamiques.

Certains collectionneurs poussent même cette logique à l'extrême, en mettant l'objet matériel à égalité, voire au-dessus, du jeu



Quand on parle de jeu vidéo, c'est souvent son aspect divertissant qui nous vient en tête, et c'est normal, comme son nom l'indique, il s'agit d'un jeu. Dès le départ, le jeu vidéo a été créé afin de nous divertir, de nous distraire. Lorsque, par exemple, vous jouez à *Candy Crush* le matin, en attendant votre bus pour aller en cours, vous jouez à votre jeu pour passer le temps. Ce n'est évidemment pas toujours le cas.

Par ailleurs, les jeux vidéo sont une culture audiovisuelle immatérielle. Quand on joue à un jeu vidéo, la plupart du temps, on a une attitude plutôt passive, assis sur sa chaise, face à son écran. Ainsi, l'expérience du jeu vidéo est une expérience qui n'est que virtuelle. Cet univers s'appuie aussi généralement sur des productions culturelles reconnues, et réelles. Lorsque, par exemple, dans *Assassin's Creed Unity*, on voit la Cathédrale Notre-Dame de

« Le jeu vidéo, dans sa matérialisation physique, peut être considéré comme un objet culturel. »

lui-même. C'est le cas de certaines personnalités connues d'Internet comme les vidéastes collectionneurs Gt Gabi et Kirby54, qui écument les brocantes à la recherche de la perle rare qu'ils pourraient exposer sur leurs étagères. Le vidéaste Cyprien a rendu hommage à cet engouement pour l'objet, dans son court-métrage *La Cartouche* visionnés de vingt-trois millions de fois sur *YouTube*. On y retrouve encore une fois toute la représentation qui entoure les cartouches, dont l'obsolescence est arrivée il y a des décennies mais qui représentent toujours, pour les joueurs, le symbole par excellence du jeu vidéo. ●

Enzo Janin-Lopez

LE CONTRE

Paris, le jeu fait référence à un monument, un objet culturel.

Un autre point qui pourrait nous encourager à ne pas reconnaître le jeu vidéo comme un objet culturel est son utilisation. En effet, quand on fait face à un jeu vidéo, on y joue et, ainsi, on le modifie. Toutes les versions d'un même jeu ne sont pas identiques, chaque joueur.euse peut créer sa propre histoire, notamment dans les jeux libres ou à choix. Cependant, considérer le jeu vidéo comme un objet culturel reviendrait à considérer que chaque partie d'un même jeu est identique. Or c'est bien là l'une des forces du jeu vidéo, celle de permettre une expérience unique à chaque utilisateur. trice de telle manière que le jeu vidéo devient le support d'une création personnelle.

Finalement, malgré un statut qui est encore assez ambigu, le jeu vidéo reste l'une des grandes créations de notre époque. Il réussit ainsi à donner à beaucoup bien plus qu'une simple expérience de jeu. ●

Sofia Cardona Agudelo

LA FABRIQUE DES PANDÉMIES :

préserver la biodiversité, un impératif pour la santé planétaire

AU COEUR DES ENJEUX SANITAIRES ET DE L'ÉTHIQUE ENVIRONNEMENTALE À L'ÈRE DE L'ANTHROPOCÈNE

UNE MENACE ANTHROPIQUE POURTANT ANTICIPÉE PAR LES ÉTUDES SCIENTIFIQUES

Dans son ouvrage paru en février 2021, Marie-Monique Robin, journaliste française, a recueilli les témoignages et études de soixante-deux scientifiques de diverses disciplines. Elle y propose une enquête mettant en perspective la prolifération de nouveaux virus et la destruction de la biodiversité par les activités humaines à l'ère de l'anthropocène.

Ainsi, les « zoonoses », c'est-à-dire les maladies provoquées par les pathogènes transmis aux humains par la faune sauvage, proviennent de l'intensité d'une activité anthropique, exacerbée par un mode de vie interplanétaire basé exclusivement sur le consumérisme. En cause, une déforestation massive des forêts tropicales causée à 80% par des pratiques agricoles intensives. La diminution des espaces de vie sauvage,

causée par nos modes de vie, entraîne donc une migration animale en direction des zones de vie humaine, favorisant la transmission d'un virus d'organisme en organisme.

UN RÉÉQUILIBRAGE DE LA BIODIVERSITÉ POUR FAVORISER LE CONCEPT DE « SANTÉ PLANÉTAIRE »

Cette étude s'axe autour du corrélat entre l'émergence de pathogènes animaliers dans le métabolisme humain et les mécanismes de destruction de la biodiversité. Dans les forêts tropicales « équilibrées et non-fragmentées », le virus bénéficie d'une quantité nécessaire d'organismes animaliers pour survivre. L'organisme humain est donc prémuni d'une mutation du virus.



Marie-Monique Robin lors de la Fête de la Fraternité, 19/09/2009 ©Razak

Depuis une vingtaine d'années, les scientifiques ne cessent de tirer la sonnette d'alarme en constatant une recrudescence récurrente des pandémies. Un rapport établi par vingt-deux experts mondiaux a même été délivré auprès de l'ONU début novembre 2020.

Ainsi, il semble plus qu'urgent de rétablir un équilibre au sein de la biodiversité afin de prémunir l'humanité

Toutefois, en cas de déséquilibre de la biodiversité, on observe un « effet de dilution » qui se trouverait à l'origine d'une pandémie mondiale. En effet, la fragmentation et l'annihilation d'espaces où prolifère la vie sauvage engendrent une extinction des mammifères ; puis vient le tour des prédateurs.

té de pandémies qui pourraient bien menacer la survie de l'espèce. L'enjeu est ici sanitaire, politico-économique, mais également et avant tout éthique. Il nécessite de replacer l'homme non pas comme l'espèce dominante mais comme un élément faisant partie du tout qu'est la biodiversité. ◆

Tiffany ALLARD

DEUXIÈME VOYAGE POUR L'ISS

Thomas Pesquet et la Mission Alpha

Le 24 avril 2021, l'astronaute Thomas Pesquet et son équipage atteignaient la Station Spatiale Internationale (ISS). Alors que le spationaute français faisait le voyage pour la deuxième fois, il endossait le rôle de commandant de bord du Crew Dragon. La Mission Alpha est une véritable première dans l'histoire des avancées spatiales.



Portrait officiel de la NASA de Thomas Pesquet

C'est la deuxième mission internationale utilisant la technologie de SpaceX. La technologie Crew Dragon a permis à l'équipage Crew-2 de s'arrimer à l'ISS au même titre que la technologie Soyouz le permettait, mais la fusée qui a procédé au lancement de la capsule est véritablement inédite. Elle comporte trois étages, dont le dernier est la capsule. Sur ces trois étages, le premier, servant de propulseur, est récupéré pour d'autres lancements. Le décollage du Crew-2 s'est fait avec une partie de fusée ayant déjà servi pour un vol test non habité ; quant au vaisseau lui-même, Endeavour, il avait déjà volé pour une mission test habitée en 2020. La capsule est ensuite retournée sur Terre avec à son bord les quatre astronautes de Crew-1. Il s'agit d'une avancée considérable dans la conquête spatiale qui ouvre un large champ des possibles. SpaceX n'en a pas fini de renouveler l'espace aérien et spatial.

Mais au-delà d'un vol historique, la Mission Alpha n'en reste pas moins une mission à caractère scientifique. Thomas Pesquet parle d'une « fourchette de 180 à 200 » expériences scientifiques allant de la recherche contre le cancer aux effets de l'apesanteur sur des organismes, en passant par le vieillissement des cellules dans le milieu spatial. Parmi ces expériences, une douzaine dépend de l'organisme français du Centre National d'Études Spatiales, (CNES). Leur site présente les actualités de la mission Alpha. L'une des études portée par le spationaute français est celle liée au comportement du *Physarum polycephalum*, ou blob. Tandis qu'il étudie le comportement du blob en apesanteur, 2000 classes de primaire réalisent l'expérience sur Terre simultanément.

Le spatial reste aussi un moyen de rêver plus haut, un rêve devenu réalité pour Thomas Pesquet qui ne cesse de nous le faire partager.

N'hésitez pas à jeter un œil au compte Instagram du spationaute sur lequel il ne cesse de révéler son quotidien sur la Station. ◆

C.V.L.

SCIENCE

DEEP TIME*vivre sans repères temporels, une expérience au coeur de Lombrive*

Dormir ou se concentrer mobilise notre cerveau de façons différentes. En veille ou en effervescence, en repos ou en concentration intense, nous perdons irrémédiablement la notion du temps. Mais alors, quelle est la relation de notre cerveau au temps ? C'est ce que l'équipe de Christian Clot et de l'Adaptation Institute ont voulu découvrir à travers l'expérience Deep Time.

Lors de cette expédition inédite, quinze hommes et femmes se sont portés volontaires pour vivre quarante jours dans la grotte française de Lombrive dans les Pyrénées ariégeoises. Pour la première fois, une expérience taille réelle est menée pour comprendre comment le temps impacte nos organismes et comment le cerveau s'adapte sans repères temporels. Pour les volontaires plongés au cœur de Lombrive, la grotte la plus vaste d'Europe, pas de contact avec l'extérieur, pas de lumière naturelle, une température de 10°C et un taux d'humidité de 100%. *Deep Time* commence le 15 mars 2021 et se termine le 24 avril de la même année. L'expérience immersive doit aider à répondre à des questions sur la santé

mentale, les relations sociales, l'adaptation à des conditions de vie difficiles sur de longues durées, et tout cela dans un espace confiné. Les neurosciences rencontrent les sciences sociales autour d'une expérience qui se veut aider à bien des égards.

Deep Time a pour but premier d'apporter des réponses au domaine spatial. Les conditions de Lombrive pourraient en effet se rapprocher de celles d'une base lunaire. Ainsi, l'expérience aiderait à anticiper les comportements humains, autant sociaux que physiologiques, lorsqu'un groupe se retrouverait confiné dans une telle installation extra-terrestre. Cette expérience a aussi pour but d'apporter des réponses et

de l'aide à la société civile : avec les différents confinements, les cerveaux et le développement de tout un chacun ont pu être impactés. Pour comprendre et étudier les phénomènes neurologiques, les *deeptimers* ont ainsi réalisé plus de cinquante protocoles scientifiques durant leur séjour et ont passé une IRM dès leur sortie de la grotte.

Au-delà du temps, *Deep Time* est une anticipation scientifique du monde spatial de demain mais aussi de notre réalité sanitaire actuelle, de quoi porter une grande attention aux résultats de l'expérience.

N'hésitez donc pas à écouter le podcast-témoignage de Christian Clot enregistré durant l'expérience sur la chaîne *YouTube* de l'*Adaptation Institute*. ◆

Clémence Verfaillie-Leroux

ALMAMAMIA!!

13
Milliards

c'est le nombre de kilomètres effectués à vélo en 2020, soit 325 000 fois le tour de la Terre.

5
Millions

c'est le nombre de m² que recouvriraient les poumons si on les mettait à plat, soit la moitié d'un terrain de tennis.

140

c'est le nombre d'années passées par l'humanité sur les smartphones en 2020.

3

c'est le nombre de cœurs que possède une pieuvre.

30

c'est le nombre d'années qu'il faudrait à une personne pour compter jusqu'à un milliard.

Sources : My Lovely Planet/Clément le Bras

LUDUS

Photo du mois

« Paris 19 mai 12h52, les clients n'étaient-ils pas au service des terrasses ? »

© Marthe Lepori

OCS BETTY plutôt slides ou grinds ?

Si ces mots ne vous évoquent rien, c'est que vous n'êtes pas spécialement familiers de l'univers du skateboard. S'ils vous parlent et que vous avez déjà fait un choix, c'est que vous vous y connaissez en planches. Amateurs ou non, la série télévisée Betty saura assurément vous intéresser.

Plus qu'une manière de se déplacer, le skateboard est un véritable mode de vie. S'il sera une discipline des Jeux Olympiques 2024, il reste toutefois un milieu assez mystérieux pour celui qui n'ose s'y aventurer.

C'est alors qu'intervient la série américaine Betty. Créée en mai 2020 par Crystal Moselle, inspirée du film *Skate Kitchen* de la même réalisatrice, cette production télévisée HBO met au premier plan l'univers du skateboard au travers du regard de cinq jeunes filles new-yorkaises.

On suit ainsi, six épisodes durant, ces héroïnes qui cherchent à se faire une place dans le monde plutôt masculin du skateboard. Amitié, amour, famille, problèmes personnels ou judiciaires... la diversité des sujets abordés apporte un aspect profond à cette production aux premiers abords fraîche et légère.

La courte durée des épisodes — environ vingt-cinq minutes — permet de se plonger dans l'intrigue sans jamais s'ennuyer. Des musiques entraînantes, une esthétique éclatante, des dialogues crus et vrais ; voici le cocktail de cette série à la fois touchante, vibrante et nonchalante.

Pour reprendre les mots de sa créatrice, Betty c'est « des gens qui évoluent dans un monde imparfait. Parce que c'est ça, la vie » ; et c'est pour cela qu'Alma Mater vous la recommande. ◆

Colleen Guérinet



La première saison de Betty est à retrouver en intégralité sur OCS en attendant la seconde qui arrive en juin.

LA RÉOUVERTURE DES CINÉMAS ou l'oasis des films d'animation

Après de nombreux mois de fermeture et un planning de diffusion par conséquent très impacté, l'ouverture des salles obscures à partir du 19 mai 2021 signe le retour de bons nombres de films d'animations. Séances événements prévues, billetterie saturée... retour sur ces œuvres tant attendues.

Les fans l'auront tant espéré et leur patience sera récompensée : c'est dans un démarrage en grandes pompes qu'ont été annoncées les séances du phénomène *Demon Slayer*, avec sa nouvelle adaptation anime, *Demon Slayer - Le train de l'infini*. Après une annonce du distributeur Wakanim, remontant à déjà six mois, les billetteries du Grand Rex n'ont pu qu'être victimes du succès du film, devenu le plus gros succès de tous les temps du box-office nippon. À noter que le film sera diffusé dans toute la France.



Demon Slayer : Le train de l'infini, de Haruo Sotozaki, par Koyoharu Gotouge, 19/05/2021



Violet Evergarden, de Taichi Ishidate, par Reiko Yoshida & Kana Akatsuki, 19/05/2021

Grand habitué des sorties de films d'animation japonaise en France, le distributeur Eurozoom a, lui aussi, publié un calendrier de sortie ; le public aura donc le plaisir de découvrir le film d'animation *Violet Evergarden*, qui donne suite à son adaptation en animé. Plus de détails quant aux événements sont à venir.

Eurozoom permettra également de découvrir le film *On Gaku, Notre Rock*, qui retrace l'histoire d'un groupe de trois lycéens marginaux décidant, sur un coup de tête, de créer un groupe de rock au lycée, sans n'avoir jamais touché d'instrument. Un film mêlant musique et tranche de vie, qui a déjà pu faire ses preuves en gagnant le grand prix du Festival international du film d'animation d'Ottawa.



On Gaku : Notre Rock, de Kenji Iwaisawa, par Kenji Iwaisawa & Hiroyuki Ohashi, 19/05/2021

Les spectateurs pourront également profiter à partir du 26 mai du film *Détective Conan : The scarlett bullet*, un long-métrage d'action et de mystères, de la célèbre franchise du même nom, qui apparaît pour la première fois au cinéma en France.



Détective Conan - The scarlett bullet, de China Nagaoka, 26/05/2021

Ces sorties marquent avec aplomb la réouverture des cinémas et des lieux culturels, pour le plus grand plaisir des fans d'animation... en attendant l'annonce d'autres nouvelles licences ! ◆

Emma Lepez

CULTURE

Le printemps est là et il amène avec lui son lot de bonnes nouvelles, notamment les nouveautés en librairie. Amateurs du neuvième art, réjouissez-vous, vos auteurs ne sont pas en reste de belles propositions pour 2021 ! De la bande-dessinée au roman graphique, de l'historique

BULLE D'AIR

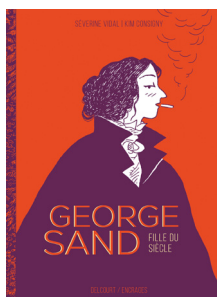
Le pouvoir humanisant de la littérature

au sportif en passant par le fantastique, le politique, ou le tout bonnement décalé, vous devriez trouver votre bonheur. Si vous ne savez cependant pas où donner de la tête parmi tout ce choix étourdissant, voici un tour d'horizon d'ouvrages frais et prometteurs.

GEORGE SAND, FILLE DU SIÈCLE

Cette biographie, tout juste parue chez Delcourt, retrace avec délicatesse la vie mouvementée de cette autrice exceptionnelle du XIXème siècle. Ce long roman graphique signé Séverine Vidal au scénario et Kim Consigny au dessin vous permettra de (re)découvrir ce personnage haut en couleurs, grande figure féminine de liberté.

George Sand, fille du siècle - Séverine Vidal, Kim Consigny - Delcourt - 2021 (24.95€)



DESSINER ENCORE

Comment continuer après les attentats de Charlie Hebdo ? Six ans plus tard, la dessinatrice Coco nous parle de l'après, de la lésion interne qu'elle soigne encore par le dessin. L'autrice rejoint Catherine Meurisse et Luz en proposant à son tour un récit graphique intime sur ce sujet poignant.

Dessiner encore - Coco - Les Arènes BD - 2021 (28.00€)



ALICIA, PRIMA BALLERINA ASSOLUTA

Cette fresque historico-politico-sportive retrace les destins croisés de danseuses classiques à Cuba, oscillant entre rêves déçus et instrumentalisation idéologique. La bande-dessinée de Eileen Hofer et Mayalen Goust devrait faire le bonheur des mordus d'histoire adeptes de récits atypiques, apportant un vent de fraîcheur aux manuels scolaires.

Alicia, Prima Ballerina Assoluta - Eileen Hofer, Mayalen Goust - Rue de Sèvres - 2021 (20.00€)



FAKE NEWS

La journaliste Doan Bui et la dessinatrice Leslie Plée s'associent pour décortiquer le sujet épineux de la désinformation. Vous aviez peut-être déjà lu C'est quoi un terroriste ? par la même dessinatrice. Son nouvel ouvrage promet d'effectuer encore une fois un excellent décryptage, de manière didactique et amusante.

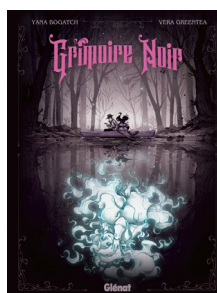
Fakes News - Doan Bui, Leslie Plée - Delcourt - 2021 (22.95€)



GRIMOIRE NOIR

Si vous êtes plus friand d'histoires fantastiques, de mystères et de sorcières, vous aimerez l'univers gothique de Yana Bogatch, la dessinatrice que vous connaissez peut-être sous le nom de @cosmicspectrum sur Instagram. Le décor se fonde sur une intrigue baignée de magie signée Vera Greentea.

Grimoire noir - Vera Greentea, Yana Bogatch - Glénat - 2021 (22.00€)

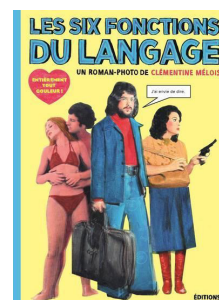


LES SIX FONCTIONS DU LANGAGE

Vous cherchez du déjanté, de quoi rigoler un peu ? Clémentine Mélois, autrice de l'Oulipo, s'empare des codes du roman-photo pour dis-séquer le langage à travers dix-huit histoires courtes, toutes plus décalées les unes que les autres.

Olivia Dujardin

Les six fonctions du langage - Clémentine Mélois - Seuil - 2021 (14.90€)



PEUT-ON SE CULTIVER SUR YOUTUBE ?

Les chiffres sont colossaux : chaque mois, 39 millions de Français se connectent sur YouTube et y restent en moyenne 21 minutes par jour, 46 minutes pour les 18-34 ans. De quoi inquiéter certains pour qui ces précieuses heures perdues auraient pu être dédiées à la culture. La plateforme n'est pourtant pas en reste dans ce domaine...

UN PHÉNOMÈNE DÉMOCRATISÉ

La vulgarisation sur YouTube, ça ne date pas d'hier. Dès le début des années 2010, des créateurs de contenus proposaient de nous instruire sur différents sujets. Depuis 2011 déjà, le vidéaste Dr Nozman partageait ses connaissances scientifiques sur la plateforme ; au point de collaborer en 2016 avec le magazine Science et Vie Junior, dans une série d'émissions intitulée « Les expériences du Dr Nozman ». Aujourd'hui, c'est surtout la chaîne de « Poisson Fécond », aux plus de 2,8 millions d'abonnés, qui mène la danse. Touche-à-tout et proposant plusieurs concepts ludiques, il représente la frange la plus « grand public » de la vulgarisation.

INTERNET POUR ÉTALER SA SCIENCE

Mais ce ne sont bien évidemment pas les seuls : selon Médiamétrie, il existerait plus de 350 chaînes françaises sur YouTube dédiées à la

vulgarisation. Il est plus que probable que les internautes y trouvent leur bonheur. En effet, les sujets sont extrêmement variés : apprenez l'Histoire et l'archéologie avec la vidéaste Charlie Danger, la linguistique chez le youtubeur Linguisticae ou encore la philosophie avec Cyrus North. Symbole de ce succès, le très célèbre Léo Grasset a lancé en 2019 la chaîne « Le Vortex », soutenue par Arte et le CNRS et réunissant une dizaine de vidéastes vulgarisateurs.

YOUTUBE ET LA CONNAISSANCE

Cette prolifération soulève évidemment des questionnements : comment se cultiver intelligemment sur YouTube ? Internet est vaste et tout un chacun peut s'improviser vulgarisateur. En 2019, par exemple, Squeezie avait malgré lui relayé de fausses informations sur l'histoire des pyramides d'Égypte. Toutefois, il existe pléthore de chaînes fiables, telles que « Le Vortex » dont les travaux sont vérifiés par des universitaires du CNRS. Pour le reste, certains youtubeurs partagent leurs sources dans la description des vidéos ; aux internautes d'aller vérifier par eux-mêmes. YouTube, comme n'importe quel média, demande au consommateur de rester vigilant et actif. Tant que l'on garde les bons réflexes, le temple du savoir nous est alors ouvert.

Enzo Janin-Lopez

QUAND LES THÉÂTRES FONT SALLE SOMBRE

Après une année de crise sanitaire, le théâtre de l'Odéon lance un appel national à l'occupation le 4 mars dernier : depuis bien trop longtemps déjà, les théâtres et lieux culturels sont fermés, empêchant des millions de personnes d'exercer leur métier et leur art. Alma Mater s'est ainsi rendu à la rencontre de certains occupants, plus précisément dans le Théâtre des Quartiers d'Ivry (TQI).

UN MOUVEMENT ORGANISÉ...

Le mouvement, devenu très rapidement national, s'organise autour de revendications communes. La prolongation de l'année blanche jusqu'au 31 décembre 2021 a été annoncée le 11 mai dernier par le gouvernement, ainsi que l'abaissement à 338h de travail pour les intermittents de moins de 30 ans pendant six mois. Mais le mouvement demande également d'étendre le statut étudiant aux jeunes en formation d'art et l'annulation de la loi chômage. Des réunions inter-lieux occupés sont réalisées pour assurer sa cohérence au mouvement, permettant ainsi une communication efficace entre les plus de cinquante lieux concernés. Le mouvement est également soutenu par des syndicats tels que la CGT.

...QUI SE TRADUIT PAR DES ACTIONS ARTISTIQUES...

César, un occupant du TQI, explique que le théâtre en tant que lieu et art subit une crise existentielle à la fois politique et sociale. Les

occupants ont ainsi été présents en continu dans les salles au travers d'actions artistiques : devant l'Odéon presque tous les jours, à Ivry le dimanche ou à Montreuil chaque jour. L'occupation est ponctuée par des actions qui peuvent se traduire par des scènes, des chants, des danses, des lectures ou tout autre médium créatif et instructif.

...DONT L'AVENIR SE DESSINE.

Suite à l'annonce de la réouverture prochaine des théâtres, des questions à la fois logistiques et d'engagement se posent. Les artistes et intermittents se concertent : comment envisager l'avenir ? Certains, comme Rachel et William, souhaiteraient pouvoir « prévoir des actions ponctuelles et fortes » au TQI et proposer « des interventions de

sensibilisation avant les spectacles ». Le débat éclot, la créativité au service de l'engagement émerge, des choses se mettent en place et sont discutées. La suite n'est plus imaginée mais concrétisée. ●

Léa Bourgély



© Léa Bourgély

REVUE DE PRESSE

Les podcasts en 2021

La création de chaînes de podcasts a explosé lors de l'arrivée des smartphones, notamment à partir du début de la commercialisation de l'iPhone en 2007. Avec la crise sanitaire actuelle, jamais l'audio, et tout particulièrement le podcast, n'avait suscité un tel engouement.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, le terme *podcast* découle directement de l'hégémonie d'Apple. En effet, c'est en réalité un mot-valise créé incidemment en 2004 par un journaliste britannique nommé Ben Hammersley ; contraction du nom du célèbre baladeur *iPod* avec le terme *broadcast*, signifiant « diffusion ». Le podcast a toutefois longtemps été appelé par d'autres noms tels que « diffusion pour baladeur » puis « service audio à la demande » en France ou encore « baladodiffusion » au Canada.

Un *podcast* peut tout aussi bien être exclusivement audio que vidéo ; il s'agit d'une émission de radio ou de télévision pouvant être téléchargée sur internet afin de la transférer (*broadcast*) sur un baladeur numérique (*iPod*). Ce moyen simple d'écouter des émissions partout et à toute heure de la journée sur un abîme de sujets — tels que l'actualité, la psychologie, l'humour ou l'entrepreneuriat —, a conquis le monde. Parmi les plateformes de podcasts proposant des émissions en libre téléchargement, *iTunes U*, *Spotify*, *Deezer*, *Google podcast* ou encore *SoundCloud* restent les plus connues.

La durée d'un *podcast* peut varier de deux minutes, à deux voire trois heures. Les types d'émissions très en vogue restent les interviews. Elles donnent la parole à un nombre infini de personnalités plus ou moins connues, voire totalement inconnues. C'est pour cette raison que le *podcast* est perçu comme un moyen considérable afin de libérer la parole : chacun est apte à créer sa chaîne, à inviter le nombre d'interlocuteurs qu'il souhaite, et peut même se faire interviewer.

« chacun est apte à créer sa chaîne, à inviter le nombre d'interlocuteurs qu'il souhaite, et peut même se faire interviewer. »

Cette expansion rapide et l'immensité des choix de podcasts créent une réelle crainte chez certains, appelée FOMO (*Fear Of Missing Out*), c'est-à-dire la peur de rater quelque chose. Ce syndrome est nourri par la technologie moderne ; aux auditeurs de savoir la consommer de manière raisonnable et adaptée. ●

Alice Carle

La Recette

Fondue de poireaux au curry

Pour 2 parts il vous faudra :

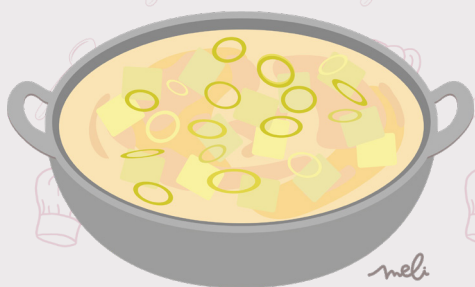
- Trois poireaux
- Un oignon
- De la crème fraîche (environ 2 cuillères à soupe)
- Une noix de beurre
- Sel, poivre
- Curry et/ou curcuma

Faire fondre une grosse noix de beurre dans une casserole ou un wok, ajouter les blancs de poireaux découpés et l'oignon émincé. Couvrir et laisser cuire à feu doux pendant environ 20min, en remuant de temps à autre. Ne pas hésiter à ajouter un fond d'eau.

Une fois les poireaux cuits (c'est-à-dire fondants en bouche), ajouter la crème fraîche - deux cuillères à soupe suffisent, mais les gourmands peuvent en mettre plus. Assaisonner avec du sel, du poivre et du curry. Selon le contenu de vos placards, ajoutez du curcuma et du piment pour un plat plus relevé.

Laisser mijoter pour que vos légumes s'imprègnent des épices. Pour un repas plus riche ou pour impressionner vos ami.e.s, ajouter des champignons et servir avec du riz. 🍄

Bon appétit !



Encart associatif

Alma Mater recrute !

Rédacteurs et rédactrices
Secrétaires de rédaction
en français et anglais



Graphistes
Illustrateurs
Maquettiste

Coordinateur ou coordinatrice
des partenariats
extra-universitaires



OURS

Directrice de la rédaction : Colleen Guérinet

Rédactrice-en-chef : Clémence Verfaillie-Leroux

Secrétaires de rédaction : Tiffany Allard, Colleen Guérinet, Clémence Verfaillie-Leroux

Rédaction : Garance Sauderais, Colleen Guérinet, Lou Attard, Clémence Verfaillie-Leroux, Olivia Dujardin, Clémence Trouvé, Chloé Touchard, Margot Simmen, Enzo Janin-Lopez, Sofia Cardona Agudelo, Tiffany Allard, Emma Lepez, Alice Calre, Léa Bourgely

Relecture : Olivia Dujardin, Colleen Guérinet, Clémence Verfaillie-Leroux

Directrice Artistique et couverture : Olivia Dujardin

Illustrations : Dorian Trinh Dinh (@:loeil_du_singe), Mélina Phung (@:heemly), Olivia Dujardin (@:olivia_dujardin), Ariane Tassin (@:aria.tssn), Marthe Lepori (@:smartheis)

Maquette : Dorian Trinh Dinh

Imprimeur : CHROMA PRINT — 66 rue Miromesnil 75 008

Tirage : 200 exemplaires

Le journal Alma Mater est un média étudiant et interuniversitaire, qui se veut pluridisciplinaire et artisan.



* Journalmater.fr



Journal Alma Mater



@JournAlmaMater



journalmater



Journal Alma Mater

CONTACT : redaction@journalmater.fr

RETROUVEZ CHAQUE NUMÉRO DANS VOS
BIBLIOTHÈQUES UNIVERSITAIRES & ESPACES VIE ÉTUDIANTE

* PENSEZ À NOTRE SITE ! PLEIN D'EXCLUS WEB TOUS LES MOIS

Soutiens :

